

Les pygmées bossus de l'Utliberg : (conte) : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **7 (1869)**

Heft 51

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-180557>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

à cette dévotion nouvelle pour eux, éclatèrent de rire, croyant qu'ils se rendaient et demandaient merci. Mais ils furent bientôt détrompés quand ils virent les confédérés se relever tout à coup et marcher en bon ordre sur leur première division. Les bannerets étaient au milieu des carrés, entourés d'hommes de grande taille, armés de longues épées à deux mains, les arquebusiers et une douzaine de petits canons venant de Strasbourg étaient distribués dans les angles ou semés dans les files. Poussant des cris aigus, formés en coin, les cuirassiers d'Antoine de Bourgogne les chargent avec une impétuosité terrible, mais les lances, les haches, les coups d'arquebuse et de canon les repoussent avec perte, le carré des Suisses formant le hérisson et tout ruisselant d'épées, de lances ou de feu, n'a pas rompu d'une semelle, et tandis que les cavaliers vont se reformer en arrière, il s'avance d'un pas ferme et sans peur. Pendant ce temps un autre détachement, commandé par Schwarzmaurer, essaie de tourner l'ennemi en longeant les forêts et l'oblige à se diviser. En vain Charles accouru vers sa première ligne dès le début de la bataille, en prend le commandement et, la lance en arrêt, la ramène à l'ennemi. La muraille vivante, au lieu de se briser, se resserre, puis avance toujours. Après quelques charges furieuses, étonné d'une pareille résistance, le duc ordonne à sa première division de se replier en arrière afin d'attirer l'ennemi sur son centre et de le démolir à coups de canon ou sous l'assaut de son troisième corps qui attendait, comme nous l'avons dit, au-dessus de la Sagne d'Onnens. Ce mouvement s'opère au milieu d'une épouvantable confusion provenant de la cavalerie, de la poursuite des Suisses et de l'exiguïté du terrain. L'infanterie italienne apercevant cela du plateau de Corcelles, crut la première division battue et commença à se débander en criant : bataille perdue, avant d'avoir aperçu l'ennemi. L'or de Louis XI avait-il payé ce cri-là ? On ne sait. Charles s'en douta plus tard, mais ces clameurs jetèrent le trouble dans la colonne du Grand-Bâtard, déjà fort maltraitée, et qui se précipita comme un torrent vers cette courbe humide et dangereuse pour des chevaux qu'on appelle la Sagne d'Onnens. Six mille cavaliers étaient là, rangés sur les pentes qui aboutissent à ce passage ; ils étaient commandés par de braves officiers, parmi lesquels brillait surtout Louis de Château-Guyon, Sire de Grandson, superbe chevalier qu'une haine personnelle animait contre les Suisses depuis qu'ils avaient pillé sa seigneurie et celles de toute sa noble famille de la race des de Châlons.



Les pygmées bossus de l'Utliberg.

Conte.

IV

Notre chasseur éprouva quelque chose d'indicible. Il eut grand-peine à imposer silence à son chien qui grondait toujours plus. Ceci dépassait la plaisanterie, et Jean-Henri pensa que le mieux était d'éviter la rencontre de ces esprits. Il trouva que sa mère et sa sœur pourraient bien avoir eu raison. Se rappelant ce que son arrière-grand-père avait raconté, il se glissa dans les buissons, et en regardant à travers

les branches il vit un spectacle qui surpassait tout ce que l'imagination pouvait inventer. Près de dix mille créatures, dont la plus grande avait à peine deux pouces, se pressaient au clair de la lune sur le gazon, tandis que de nouvelles bandes arrivaient des hauteurs. Ils étaient nu-tête et nu-pieds. Les hommes portaient la barbe, les cheveux longs, et avaient tous des yeux de feu, et une bosse au dos ; ils portaient une jaquette ronde et courte, des pantalons qui ne descendaient que jusqu'aux genoux, et dont une jambe était rouge, l'autre blanche, tout comme une manche de la jaquette était jaune, l'autre verte. Les boutons étaient d'or ou d'argent chez le peuple ; ceux des nobles étaient de pierres précieuses. Les femmes avaient un corsage serré et des jupes fort amples, le tout, orné avec goût, de rubans, de dentelles, et de pierres précieuses : au cou, elles portaient un collier d'or ; aux oreilles, des pendants de grande valeur ; au nez, un anneau d'or.

Ces esprits montraient la plus grande joie. Des centaines de femmes préparaient le repas. Les unes apportaient des baies dans des paniers d'osier, d'autres des racines douces, dans des pétales de fleurs, ou du miel dans des vases de cristal ; d'autres, enfin, des pâtisseries faites avec la poussière et le suc des fleurs. Ces mets furent arrangés, en cercle, autour d'un bloc de rocher, couvert de mousse. Ce fut sur ce bloc, qu'une troupe de pygmées apporta deux trônes charnants, sculptés avec élégance. Des centaines de leurs camarades apportèrent un gros tonneau de vin qu'ils poussaient des mains et de l'épaule, avec une grande célérité. Tout à coup, une musique délicieuse se fit entendre du haut de la montagne, et deux êtres au costume resplendissant apparurent montés chacun sur une tortue. Ils portaient une couronne d'or sur la tête. C'étaient le roi et la reine des pygmées. Tous deux étaient plus bossus encore que leurs sujets, et avaient le nez plus long. Le roi était, en outre, bossu par devant et fort cagneux des jambes, ce qui, chez les pygmées, est une grande distinction. Le couple royal était suivi de gardes du corps, armés de feuilles de sapin, qu'ils portaient sur l'épaule. La noblesse alla au-devant de Leurs Majestés pour les recevoir. Elle avait pour montures des scarabées, des saute-relles et des araignées à longues jambes. Le cortège descendit le rocher, aux acclamations du peuple.

Dès que les souverains furent assis sur leur trône, la musique exécuta des airs de danse, et la population ronda autour de ses maîtres. Au bout d'un moment le roi se leva, et, d'un geste, imposa le silence. On eût entendu croître l'herbe. Il s'exprima en ces termes : « Nous célébrons, une fois par siècle, la fête dans ce vallon sacré. Aujourd'hui aucun œil ne doit pleurer, ni même être assombri. Il ne doit s'y trouver aucun cœur qui n'aime les joies du clair de la lune. Approchez-vous du festin, enfants de la nuit. Les humains dorment, les esprits de dessous terre veillent. Les humains meurent, tandis qu'au bout d'un millier d'années nous sommes toujours les mêmes. Et afin qu'aucun mortel ne vienne nous troubler, gardes, faites une battue dans tous les environs, et si vous rencontrez un mortel qui soit bon, éloignez-le avec douceur ; mais si vous trouvez un méchant, amenez-le que nous le corrigions, que nous lui refassions l'esprit et lui infligions le sommeil jusqu'à ce qu'il ait de meilleurs sentiments. Vive le roi ! Vive la reine ! »

A l'ouïe de ces mots, Jean-Henri, blotti dans son buisson, fut saisi d'un frisson convulsif. Ce n'est pas qu'il eût peur des pygmées un à un, mais ils étaient nombreux, et leurs coups d'épingle réunis pouvaient tuer. Il était résolu à se montrer énergique, toutefois il eût préféré prendre la large. Mais c'était trop tard ; les pygmées se dirigeant dans tous les sens approchaient toujours plus de son buisson. Le cœur lui battait : « Nous ne ferons aucun mal aux bons, mais quant aux méchants, nous comptons les tourmenter et les punir. » Cette menace avait réveillé la conscience de notre chasseur qui songea, avec amertume, aux larmes de sa mère et de sa petite sœur. Et les pygmées approchaient toujours plus. Jean-Henri s'enfonça tant qu'il put dans le feuillage, mais il ne pouvait échapper.

(La suite au prochain numéro.)

L. MO NETT. — S. CUÉNOUD.